1
Le cagibi

L'ennui. Il me tombe dessus en cours d'anglais, dès 10 h 30. Et, avec l'ennui, me viennent des bouffées de haine et des envies de meurtre. Que celui qui ne s'est jamais ennuyé en cours me jette la première pierre. Pour me distraire, je me livre à de petites statistiques : sur 33 élèves présents, 33 portent des baskets. Sur mon agenda, à la date du jour, je reporte discrètement : 16 Nike, 12 Adidas, 4 Fila, 1 Vans. Je suis celle qui porte des Vans. C'est d'ailleurs ma seule excentricité. Pour le reste, je me fonds dans la masse, avec mon jean, mon pull gris, mes cheveux bruns et mes yeux marron. Terne, banale, probablement ennuyeuse moi aussi.

10 h 34. Je vais mourir. Non, pire : je vais rester là, éternellement, à subir la voix stridente de Mme Bardouin, ses blagues de prof, ses yeux vides, couleur de câpre écrasée, qui font le tour de la classe à la recherche de sa prochaine victime. Quelqu'un à envoyer au tableau conjuguer un verbe irrégulier. Hop, ça tombe sur Manon. Ou Ninon, pas moyen de les distinguer. Sans compter que des Manon, il y en a au moins une dans chaque classe du

collège. Ce qui complique les choses en 4e B, c'est que Manon et Ninon sont toujours assises l'une à côté de l'autre et adressent aux profs le même regard de stupéfaction douloureuse quand ils les interrogent.

Obéissant à l'injonction de Mme Bardouin, Manon (ou Ninon ?) se lève avec un soupir et traîne ses Adidas jusqu'au tableau. Ensuite elle reste là, feutre en l'air, à attendre qu'il se passe quelque chose. Tout juste si elle n'appuie pas son front contre le tableau, drapée dans ses longs cheveux lisses, les mêmes que ceux de sa copine.

– Manon ?

Pas de chance, c'est Ninon, ce qui fait que Mme Bardouin obtient enfin d'elle une réaction geignarde :

– Je m'appelle pas Manon !

Restée à son bureau, la vraie Manon grommelle, mais aussi c'est leur faute : même Adama et Abdoulaye, les deux jumeaux homozygotes de la classe ne se ressemblent pas autant !

10 h 39. J'abandonne. J'enfouis la tête dans mes bras. Je sais par expérience que Mme Bardouin ne dira rien, trop contente que ses élèves dorment tandis qu'elle s'égosille comme une pintade. Tout ce qu'elle veut, c'est qu'on lui foute la paix. Pour Mme Bardouin, un bon élève est un élève qui ne bouge pas, qui ne fait pas de bruit, qui ne remet pas en question son cours indigent et sa pédagogie inexistante. Un élève mort serait l'idéal, mais à défaut un élève qui dort fait très bien l'affaire.

La journée se traîne, mais elle finit par passer. On

termine en beauté avec M. Dia, qui est suffisamment fou pour nous tenir éveillés deux heures durant, brandissant des cutters, gesticulant, roulant des yeux. De quoi peut-il bien parler ? Mystère. Mystère comme toute sa personne et sa discipline énigmatique : la technologie. Je m'en fous, c'est fini pour aujourd'hui, je rentre chez moi, je vais pouvoir manger, ce qui est quand même l'une des grandes joies de ma petite vie.

Arrivée chez moi, et bien qu'il soit 18 heures, je me prépare un plateau somptueux : tartines d'Ovomaltine Crunchy, tarte aux pommes, brioche beurrée – et Capri-Sun pour arroser le tout. Je monte en douce dans ma petite chambre, histoire de ne pas me faire cramer par ma mère, pour qui le grignotage entre les repas est une hérésie, voire une cause de mortalité précoce. Elle aurait tort de s'inquiéter, car ça ne m'empêchera pas de faire honneur au repas du soir – poulet et ratatouille, comme tous les mardis.

Avec ma famille, nous venons d'emménager dans un pavillon après treize ans de logement social. J'aimais bien notre ancien appart, mais je suis encore plus fan de la nouvelle maison, et tant pis si elle est coincée entre deux immeubles : une languette de briques toute en longueur, 90 m^2 répartis sur deux niveaux, une courette devant, un jardinet derrière, tout juste la place d'y caser nos vélos, une table en métal ajouré, trois chaises – et une petite piscine gonflable que mon père a remisée fin septembre.

Injustice totale : je partage ma chambre avec ma sœur

Shéhérazade, qui a onze ans alors que j'en ai treize. Après des semaines de discussions familiales, mon frère Adam a emporté le morceau : c'est lui qui dormira tout seul, certes dans une petite pièce de 10 m², mais quand même ! Que je sois l'aînée, que je sois en quatrième, que j'aie besoin de calme pour faire les devoirs, aucune objection n'a tenu face à l'argumentation vicieuse d'Adam : des parents normaux ne peuvent pas demander à un garçon de partager son espace vital avec une fille ! Mes parents, ces faibles, ont cédé, tout en m'assurant qu'ils n'allaient pas tarder à aménager les combles pour y créer une quatrième chambre :

– Ruby, promis, dès qu'on peut payer les travaux, c'est la première chose qu'on fera. Tu auras ta chambre à toi. Avec des toilettes indépendantes. Presque un studio.

– Quand ?

– Là, avec le déménagement, faut vraiment qu'on fasse attention à l'argent. Mais bientôt, promis.

– Je veux un engagement ferme. Et une date précise.

Bien sûr, ni mon père ni ma mère n'ont été capables de me sortir autre chose que de belles promesses vagues. Du coup, j'ai annexé une sorte de débarras qui jouxte ma chambre. Un cagibi où s'entassent l'aspirateur, la table à repasser, pas mal de cartons en attente de déballage, mais aussi mon bureau d'enfant et une lampe sur pied. Je m'y installe pour être tranquille, pour lire, pour écouter de la musique, pour chiller.

Ce soir-là, comme tous les autres soirs depuis le déménagement, je me réfugie dans mon havre de paix,

parfaitement consciente de son caractère intra-utérin et par conséquent régressif, mais bien décidée à échapper aux glapissements d'Adam et Shéhérazade. J'observe avec satisfaction les murs tapissés de fleurs désuètes, le cône de lumière confidentielle diffusé par le lampadaire, le minuscule bureau à dos d'âne que j'ai depuis l'âge de sept ans, et… plus rien. Tout au plus la sensation d'être happée par une bourrasque sombre et déposée quelques mètres plus loin. Me voilà dans le noir : où est passé mon lampadaire, mystère. Mais s'il ne s'agissait que d'une défaillance de notre système électrique, je ne sentirais pas le vent me frôler ni de puissantes odeurs végétales envahir mes narines. Le noir, d'ailleurs, n'est pas complet, et je commence à apercevoir autour de moi des ombres argentées par… la lune. Oui, elle est là, diaprant discrètement les troncs et les feuillages qui m'environnent. Il faut croire que mon refuge n'en est pas un puisqu'il peut d'un moment à l'autre se transformer en un bois noir et refermer sur moi sa ramée féerique.

Passé quelques secondes d'incompréhension et de sidération, ma première pensée consciente est de me dire que je rêve. Un rêve hyperréaliste, mais un rêve quand même. D'ailleurs en pareil cas, il existe une technique paraît-il infaillible : il faut regarder autour de soi une première fois, puis une deuxième. Si les choses changent dans l'intervalle, si une maison surgit, si le sapin se transforme en éolienne ou la plage en salle de cours : vous rêvez. Bon, mais voilà, j'ai beau scruter les alentours à m'en faire péter